

Brèves littéraires

Brèves

Le Vent parfois

Vicky Morin

Numéro 73, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6181ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morin, V. (2006). Le Vent parfois. *Brèves littéraires*, (73), 83–86.

VICKY MORIN

Le Vent parfois

Il est une femme qui habite tout au bout de la route. Une longue route oubliée, qui n'a jamais été asphaltée. Il est une femme, cette femme. Cette femme comme moi.

Elle sort sans prendre de parapluie quand il pleut. Je l'ai remarqué. Ses cheveux lourds se collent alors autour de son visage et sur son front. Elle n'a pas d'âge quand il pleut. Et elle ne parle pas sous la pluie.

Où va-t-elle lorsque ses pas s'empressent en ligne droite? Est-elle affolée lorsqu'elle porte sa paume à sa joue en regardant le ciel? Sa respiration est-elle aussi désordonnée que ses mouvements quand le vent souffle plus fort qu'elle? Je ne le lui ai pas demandé.

Il est une femme tout au bout d'une longue route. Une grande route oubliée et la pluie y tombe comme des cheveux lourds. Comme moi, cette femme désordonnée n'a pas d'âge. Elle ne parle jamais du vent. Elle est le vent. Elle a cassé déjà plusieurs arbres par le passé. Et chaque fois elle a pleuré. On ne devient pas le vent sans craindre de souffler plus fort que les hommes. Quand on est le vent, on pleure parfois, comme le ciel quand il se casse.

Est-elle triste, cette femme du bout de la route ?

Moi, je ne suis pas triste, mais je ne te dirai pas mon âge.

Quand elle marche à vive allure, elle s'agrippe à un petit sac brun qu'elle tient sur son sein. On ne sait pas trop bien s'il est de cuir ou de tissu, ce sac ; elle le broie presque dans ses paumes. Un arbre cassé ne se relève jamais, c'est peut-être bien cette idée qui accélère son pas. Il y a ce petit sac brun qu'on observe et qui intrigue ; est-il rempli d'un chagrin grand comme le ciel ? Le brun de ce sac et le brun de ses yeux, c'est l'automne tout au bout de la route. Et il pleut sans arrêt.

A-t-elle jamais eu d'enfants ? A-t-elle déjà eu cet âge où on rêve une enfance pour quelqu'un d'autre ? Je ne sais plus mon âge et je ne me rappelle plus son nom. Il est des mirages de verre ou de chair qui nous plaisent et qu'on finit par espérer ; mais est-il possible de se perdre dans ce reflet qui est un peu trouble et dont les contours ressemblent à un ciel de pluie, l'automne ? Les anneaux brisés autour de ses doigts en déchirent-ils la peau fine ? La main d'une femme ne devrait jamais porter le rouge du malheur, j'en suis certaine quand je fixe mon âge.

M'arrive-t-il de lui sourire quand je la croise ? Les arbres cassés ont-ils quelques soubresauts durant l'agonie ? Combien d'automnes depuis la fin de l'hiver, hier ? Quel jour sommes-nous quand la femme du bout de la route laisse échapper son petit sac brun sur la terre, sous la pluie ?

Au bout d'une longue route, il est une femme dont l'âge ressemble à une déroute intrigante. Son regard de verre brisé déchire ma vie quand je pose les yeux sur le petit sac brun qu'elle porte sur son sein. Je n'ai jamais eu d'anneau au doigt, mais ma main a souvent rougi sous le vent.

Il y a la lourdeur du front de cette femme sous ses cheveux mouillés, emportés par le vent. Mon âge n'apparaît pas sur mon front, mais il est lourd comme la terre mouillée de cette route où habite une femme dont le sac s'en va au vent. Dans quelle ville sommes-nous quand je te parle de mes mains rougies et de l'âge que je n'ai pas ?

Il lui arrive de ne pas marcher à vive allure. Alors, moi, je me dérobe et l'observe ; sa lenteur frappe d'abord et sa déroute toute douce la berce vers nulle part. Je n'ai jamais vu autant de vent dans une seule personne. J'aurais envie de tenir sa main, mais elle est fermée sur le brun d'un sac qui repose sur son sein. A-t-elle une voix, dans ses silences du bout de la route ? Est-il quelqu'un l'automne qui lui parle de la pluie et qui embrasse son front quand elle a un âge nouveau ?

Je ne me rappelle plus le nom des vents qui cassent parfois les arbres, l'automne venu. Si je te dis mon âge, laisseras-tu tomber ma main sur la terre froide et mouillée de cet endroit où je ne suis plus ?

Je ne vais plus nulle part quand il pleut, de peur de croiser encore et toujours cette femme du bout de la route dont le regard cassé et dérouté ressemble aux

âges qui me font peur. Je n'ai pas eu un jour cet âge où on rêve une enfance pour quelqu'un d'autre. Je n'ai jamais eu l'âge des gamines de ma rue.

Ma main toute rouge et mon arbre cassé tourbillonnent dans le vent de mes silences pluvieux. Cette femme comme moi. Cette route. Cette femme au bout de sa route, et le vent parfois qui me la ramène un peu plus près, quand elle vient remplir le petit sac brun de ces poisons qui ont soufflé sur nos vies, la mienne, la sienne, un jour. Tant de pluie venue du ciel, tant de bouteilles de vin tenues sur son sein. Dans un petit sac de papier brun. Ma main qu'elle n'a plus tenue un jour, sa main qui s'est agrippée à la couleur pluvieuse d'un sac rempli de vent et d'arbres cassés. Je te le dis maintenant, cette déroute liquide, c'est une pluie qui étouffe et qui alourdit les cheveux, mais qui casse aussi les vies, la mienne et celle de cette femme du bout de la route. Je ne sais plus très bien son nom. Mais je l'appelais maman.

Quand j'aurai cet âge, l'âge qu'il faut pour ça, j'irai parler avec cette femme du bout de la route, au bout de ma vie. Je voudrais bien revoir ses mains et me blottir à la place de ce petit sac brun qui l'a emportée loin de moi, comme une bourrasque.

Je ne suis pas triste. Mais il y a le vent parfois.

Il est cette femme qui habite tout au bout d'une route et dont la voix me rappelle quelque chose. Comme une légère pluie sur le toit de l'enfance, l'automne.